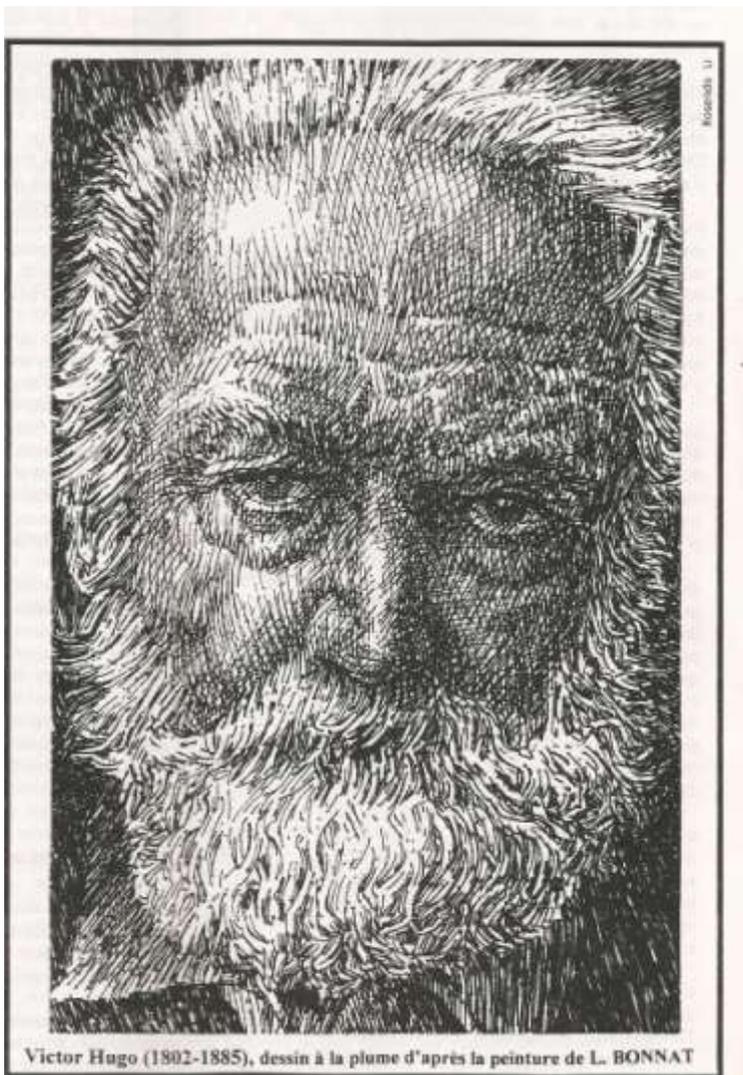


Jean-Paul Damaggio

**Victor Hugo
au Mexique**

Editions La Brochure
82210 Angeville
<http://la-brochure.over-blog.com>
Janvier 2011
ISBN : 978 - 2- 917154-63-2



Dessin de Rosendo Li

Avant-propos

Les Editions la Brochure ont déjà publié ***Victor Hugo à La Havane, ou deux siècles d'influence française à Cuba.*** Ecrit par Maxime Vivas, ce livre a eu un réel succès. On y découvre les lettres de l'écrivain français soutenant les révoltés de Cuba et les rapports entre José Marti et Victor Hugo, José Marti qui est aussi une référence au Mexique. Mérida a une bibliothèque du nom de l'écrivain cubain.

Pour continuer sur la même voie voici les deux lettres adressées aux Mexicains pour les soutenir dans leur lutte contre les troupes de Napoléon III.

C'est le même Victor Hugo, toujours aux côtés des victimes du coup d'Etat du 2 décembre 1851, qui fera l'éloge funèbre d'un cabaretier de Moissac mort du mal du pays en exil, un autre texte de l'écrivain réédité par la même maison d'édition.

VICTOR HUGO

LOS
MISERABLES



EDITORIAL
PORRÚA

190687

Edition des *Misérables* à la Bibliothèque de Campeche

Napoléon III et Victor Hugo

Le 18 novembre 1976 deux instituteurs et deux institutrices passent la frontière USA-Mexique à Laredo. Sur les quatre, l'une est d'origine espagnole et avec son conjoint, ils ont déjà fait le voyage. Ils savent donc qu'après la frontière, à Nuevo Laredo, en zone « tiers monde » disait-on à l'époque, inutile de demander son chemin pour compenser la destruction de toute signalisation routière. Les gamins, aux coins des rues, renvoient aussitôt les automobilistes dans la mauvaise direction pour aider les copains du carrefour suivant. En conséquence, le choix adopté par les touristes du jour est simple : aller tout droit. Au bout d'un moment, ils s'imaginent sur la route de Mexico, sans doute en direction de Monterrey mais scrutent les noms de village pour vérifier. La nuit est

déjà là, la route droite et longue est vide, or il faudrait trouver un hôtel, ce qui ajoute à l'inquiétude du quatuor. Les villages sont minuscules mais tout d'un coup, sur la gauche, un hôtel est annoncé par une faible lumière. Après un demi-tour de la voiture, les touristes s'arrêtent et le responsable de cette minuscule auberge à trois chambres accepte de les héberger et comme il fait restaurant, tout est parfait.

A la fin du repas, le propriétaire, un petit homme courageux, vient s'asseoir à leur table. La plaque minéralogique US de la voiture ne pouvait faire apparaître leur nationalité, d'où sa première hésitation avant de dire oui. L'espagnol bien parlé par une des personnes avait rendu un fier service. Puis, il découvre des Français, c'est encore mieux !

L'homme veut discuter avec ses hôtes d'un soir,... de l'histoire de France. Pas un des quatre enseignants n'a entendu parler de l'expédition au Mexique, initiée par Napoléon III en 1863 et terminée en 1867 par la mort du monarque autrichien placé à la tête du Mexique, Maximilien.

Le Mexicain a peu suivi l'école mais connaît les détails de l'opération et n'en aime pas moins la France, Napoléon III en étant la triste part.

En fait, Napoléon III a rendu un involontaire service au Mexique en manque de chef incontesté, car contre Bazaine et les siens, ce pays va s'en découvrir un, en la personne de **Benito Juárez**, dont la vie s'est faite légende. Jusque dans la péninsule du Yucatan, à Campeche par exemple, la statue à la gloire de **Juárez** est immense. A côté du Fort San José, elle domine la ville. Pour tous les Mexicains, cette attaque française (avec au départ un soutien espagnol et anglais) est donc un élément basique de leur histoire. En Italie, vu la notoriété du Mexicain, un modeste habitant décida même de prénommer son fils Benito. Il s'appelait Mussolini.

Pour la petite histoire indiquons qu'il y avait aux côtés de **Juárez**, au moins un Français, un natif de Saint-Girons du nom de **Louis Pujol** (1822-1866). Ce fils d'un modeste tailleur se trouva sur les barricades de 1848 à Paris où, évitant la mort, il a écopé d'un envoi en Algérie. Il obtient une amnistie

qui le rend suspect auprès des démocrates. Mais le coup d'Etat ne fait pas son bonheur, puisqu'il fuit à toutes jambes en Espagne au soir du 3 décembre 1851. Là-bas, il se range à nouveau du côté de la révolution en 1854 (celle de la Junte de Madrid), révolution qui dure si peu qu'il est à nouveau obligé de fuir avec l'Espagnole de ses amours. Secrètement, il traverse la France pour atteindre enfin l'Angleterre où il se fait percepteur comme d'autres proscrits (Nadaud, de la Creuse). L'Espagnole, lassée ou fatiguée du climat, l'abandonne, ce qui ne le décourage pas puisqu'aussitôt il séduit une Anglaise et part avec elle à New York. Il s'engage dans la guerre de Sécession aux côtés des Nordistes et, une fois cette victoire acquise, comme d'autres Nordistes il part aider **Juárez**¹.

En France, l'opinion a été préparée à cette expédition de Napoléon III par divers discours que l'analyse suivante résume parfaitement :

¹ Voir, 2 décembre 1851, La dictature à la française ?, Jean-Paul Damaggio, 2001, Editions La Brochure.

« Les États-Unis, de leur côté, ne sont point demeurés inactifs et ne sont point en arrière dans la voie des envahissements. Depuis cinquante ans, ils ont acheté la Louisiane, presque aussi grande que la France; ils ont réuni à leur territoire les Florides, enlevées à l'Espagne ; ils ont annexé l'Oregon ; ils ont ravi au Mexique le Texas et la Californie. Là ne s'arrêtent pas leurs projets. Peu contents de ces coups d'essai, ils méditent de plus vastes conquêtes. Pourquoi ne pas annexer tout le Mexique, au lieu de prendre une à une ses provinces ?

L'Amérique centrale est indispensable à la prépondérance des Américains du Nord sur le Pacifique. Cuba serait un heureux auxiliaire pour les États à esclaves, menacés par les États abolitionnistes. Il n'est point jusqu'au Canada, à Saint-Domingue et aux îles Sandwich qui ne soient directement menacés par cette propagande envahissante, qui flatte les instincts des citoyens des États-Unis et inspire leurs hommes d'État. La doctrine du président Monroe, qui semble aujourd'hui servir de guide à cette politique, peut être hardiment mise en parallèle avec le testament fameux de Pierre le Grand.

Tandis que ce document historique est connu de tous et se colporte dans nos rues, le système de politique extérieure du président Monroe n'a point jusqu'ici provoqué les alarmes du vieux continent. Cependant, aussi populaire aux États-Unis que le testament du czar Pierre en Russie, aussi féconde en désastres pour l'Europe, cette doctrine devrait fixer les regards de ce côté de l'Atlantique. Elle ne tendrait à rien moins, en effet, qu'à bannir entièrement, le drapeau et l'influence de l'Europe de tout le continent américain. L'Amérique pour les Américains, tel est le cri de cette école. D'un côté, l'Europe, de l'autre, la jeune Amérique, et au milieu de l'Atlantique, une ligne idéale, limite extrême des deux influences. Que l'Europe poursuive tant qu'il lui plaira ses antiques querelles, mais qu'elle ne vienne point

entraver les citoyens des États-Unis dans leur marche et ne soit point un obstacle à leurs projets. Les Américains du Nord ne doivent souffrir aucune intervention ni conquête nouvelle de l'Europe sur tout leur continent. Ils doivent s'appliquer, au contraire, à faire disparaître domination de l'Europe des points où elle existe encore, et surtout combattre toute immixtion de sa part dans les questions américaines.

On comprend le résultat logique, infaillible d'une pareille doctrine. Les États-Unis étant à eux seuls aussi riches et aussi forts que tous les autres Etats de l'Amérique réunis, c'est, dans une courte période de temps, l'anéantissement de toutes les nationalités distinctes du Nouveau-Monde, et leur annexion à la grande société américaine. C'est l'Europe amoindrie, privée de ses colonies, affaiblie dans son influence ; et en face d'elle un immense continent, obéissant à une même race, la race anglo-saxonne ; ne reconnaissant qu'un drapeau, l'étoile de l'Union.

Or, ces idées, de la théorie pure sont venues dans l'ordre des faits. Les Américains du Nord ne sont point très spéculatifs, et ils passent rapidement de la théorie à la pratique. Ils se sont donc mis résolument à l'œuvre, et les principes du président Monroe dirigent aujourd'hui la conduite du cabinet de Washington. Le moment est venu pour les Etats européens de résister à ces influences, et d'opposer une digue à ces desseins ambitieux. Déjà l'Angleterre, la plus menacée, s'émeut. Pour qui connaît l'incroyable activité et l'esprit aventureux des Américains, il y a lieu de se hâter. Il semble qu'ils craignent d'arriver trop tard sur la scène du monde, ou que, semblables aux hordes du Moyen âge, ils soient poussés par un dieu inconnu. *Go ahead !* Rien ne leur coûte pour cela. Ils n'ont aucun souci de la vie humaine, et les principes du droit des gens ne sont point capables de les arrêter dans leur marche. En peu d'années les villes doublent de population, les territoires

déserts sont couverts de riches cultures, des centaines de bateaux à vapeur sillonnent les mers, remontent les fleuves et, malgré ce travail incessant, le premier aventurier qui se présente trouve encore à réunir autour de lui des centaines de valeureux combattants.

Nous allons jeter un coup d'œil sur cette politique des États-Unis, et voir les principales conséquences de la doctrine de Monroe. Nous étudierons successivement, l'action de la grande république dans l'Amérique du Nord, dans l'Amérique centrale, et dans l'Amérique du Sud. Nous la verrons ensuite retourner ses forces naissantes contre l'Europe : et, toujours agressive et audacieuse, se heurter partout contre la politique conservatrice de la France et de l'Angleterre.

(...)

Parmi les divers pays qui constituent l'Amérique centrale, le Mexique, par sa position géographique et le triste état de désorganisation où il est arrivé, est le plus exposé aux redoutables coups de l'ambition yankee. Déjà, par deux fois, les États-Unis lui ont fait sentir le poids de leur terrible voisinage. Tandis que l'orgueilleuse république américaine grandit d'année en année, et voit chaque jour s'accroître ses richesses et sa puissance, le Mexique, composé d'éléments hétérogènes, comptant dans son sein plus d'Indiens que d'Espagnols, végète dans une impuissance déplorable et tombe de révolution en révolution. Qu'à la suite de pronunciamientos ou d'une révolte de troupes, il mette à sa tête le général Arista ou le général Lopez de Santa-Anna, la richesse n'afflue point dans ses villes, ni l'ordre dans ses provinces. Tout est confusion, rien n'est dans son centre, et l'anarchie dévore de plus en plus les finances. Le gouvernement n'a plus dans ses caisses de quoi payer ses fonctionnaires ni même ses soldats. Il leur doit près d'une année de solde, et ce qui permet encore au Mexique de vivre, c'est le reste de

l'allocation que lui paie le gouvernement de Washington pour l'achat de ses provinces. Tel est l'ennemi que les États-Unis ont à combattre et l'adversaire qui arrête leurs projets. On conçoit qu'avec un pareil voisin les Américains ne se gênent guère : aussi ne se font-ils pas faute de reculer leurs frontières et d'enlever à chaque instant au Mexique quelques portions de territoire. Ce sera autant de moins à réunir un jour. Rien de plus curieux que l'attitude des représentants de l'Union à Mexico. On dirait qu'ils sont envoyés par une compagnie chargée de préparer l'annexion. Au reste, ils ne dissimulent point leurs projets. Dernièrement M. Gadsden proposait au général Santa-Anna, au nom de son gouvernement, l'achat de la presqu'île de Yucatan. « La Floride, disait-il, est la tête du golfe ; les bras sont dans le Yucatan. Moyennant l'acquisition prévue de Cuba, nous ferons du golfe du Mexique un mare clausum enlevé à tout jamais à l'influence et au commerce de l'Europe. »

Cette belle perspective n'a point séduit le gouvernement mexicain. Le président a reculé devant la responsabilité de l'entreprise et un reste d'amour-propre national. Mais ce sentiment persistera-t-il longtemps ? Déjà Santa-Anna n'est plus, une nouvelle révolution désole le Mexique, et les riflemen de l'Union attendent, impatients sur les bords du Rio Bravo del Norte, le moment d'envahir impunément la frontière et de conquérir la Basse-Californie. »

Cette expédition entre donc dans le cadre du bras de fer entre l'Europe et les USA... un bras de fer qui intéresse surtout ceux qui ne sont pas nommés : les riches dont le Mexique ne veut plus payer la dette.

C'est un point aveugle de l'histoire de France, un point qui va surgir de manière éphémère en 1981 grâce au «grand» discours que François Mitterrand, le tout neuf président de la république, fit au Mexique, où il évoqua tout d'abord Victor Hugo.

Pas besoin d'être savant pour vérifier la vénération que les Mexicains portent au grand écrivain dont beaucoup d'habitants usent du nom comme prénom. Non seulement certains s'appellent Hugo et deviennent parfois président du Venezuela, mais au Mexique on peut se prénommer du nom entier Victor Hugo ! Voici quelques exemples :

Victor Hugo Duran Alonso, Victor Hugo Ardon Martinez, Victor Hugo Alvarado de la Vega (pour penser à Zorro), Victor Hugo Nava Gómez, Victor Hugo Martinez Gonzalez et enfin, l'écrivain et dramaturge qui a donné son nom à un prix national de dramaturgie, Víctor Hugo Rascón Banda décédé le 31 juillet 2008. Ce Don Víctor Hugo, comme on l'appelait, est né à Santa Rosa de Uruáchic, Chihuahua, le 6 août 1948. Pur produit de l'Ecole normale de sa région le Chihuahua, il devient

professeur en langue et littérature espagnole à l'Ecole normale supérieure. Critique littéraire de la revue **Proceso**, il est passé par l'UNAM, la célèbre **Université nationale autonome mexicaine**. Nationale et autonome, voilà le Mexique ! Bref, Victor Hugo n'aurait pas été déçu qu'un tel homme porte son nom... en prénom !

Voici une autre forme de référence :

« Je suis professeur-chercheur de Linguistique à l'Université de las Américas, Puebla, au Mexique. Je travaille sur une citation de Victor Hugo mais je n'arrive pas à trouver les références de cette citation. Je pense que vous êtes les personnes les plus adéquates pour me répondre. Voici la citation : "Malgré les efforts du gouvernement pour mettre les poètes en laisse, on signale que plusieurs d'entre eux circulent dans les rues en liberté". Quand, où et pourquoi a-t-il écrit ces mots ? Je pense qu'ils ont un rapport avec la position politique de Victor Hugo contre le Second Empire. Mais, je ne suis pas sûre. Je vous remercie pour votre aide. Recevez mes meilleures salutations. »

Au moment de la première bataille de Puebla, en 1862, Victor Hugo a 60 ans. Son père était intervenu en Espagne aux côtés des troupes de

Napoléon 1^{er}, une intervention aux conséquences considérables pour l'indépendance de l'Amérique latine. Mis à terre, le pouvoir espagnol ne pouvait plus s'imposer dans ses colonies. Quant au pouvoir portugais, il décide de fuir au Brésil, ce qui ne retardera que très peu l'indépendance de ce pays. Léopold Hugo a fait venir son fils à Madrid pour qu'il y poursuive ses études ce qui explique l'intérêt de l'écrivain pour le monde hispanique.

En 1862, de son exil anglais, Hugo publie **les Misérables**, l'œuvre qui va définitivement l'installer parmi les plus grands écrivains de la planète, au sein des peuples où le livre est traduit. Il me semble utile de retenir quelques-uns des propos qu'Hugo tiendra à l'adresse de son traducteur italien :

« Hauteville-House, 18 Octobre 1862

Vous avez raison, Monsieur, quand vous me dites que le livre LES MISERABLES est écrit pour tous les peuples. Il s'adresse à l'Angleterre autant qu'à l'Espagne, à l'Italie autant qu'à la France, à l'Allemagne autant qu'à l'Irlande, aux républiques qui ont des esclaves aussi bien qu'aux empires qui ont des serfs.

Les plaies du genre humain, ces larges plaies qui couvrent le globe, ne s'arrêtent point aux lignes bleues et rouges tracées sur la mappemonde. ...

A l'heure, si sombre encore de la civilisation où nous sommes, le misérable s'appelle l'HOMME; il agonise sous tous les climats et gémit dans toutes les langues. ...

Les MISERABLES, n'est pas moins votre miroir que le nôtre. Les miroirs, ces diseurs de vérité, sont hâis; cela ne les empêche pas d'être utile. ...

Quant à moi, j'ai écrit pour tous, avec un profond amour pour mon pays, mais sans me préoccuper de la France plus que d'un autre peuple.

A mesure que j'avance dans la vie je me simplifie, et je deviens de plus en plus patriote de l'humanité...

En somme, je fais ce que je peux, je souffre de la souffrance universelle, et je tâche de la soulager, je n'ai que les chétives forces d'un homme, et je crie à tous : aidez - moi !

... Hélas ! je le répète, la misère nous regarde tous. Depuis que l'histoire écrit et que le philosophe médite, la misère est le vêtement du genre humain ; le moment serait enfin venu d'arracher cette guenille, et de remplacer, sur les membres nus de l'Homme-Peuple, la loque sinistre du passé par la grande robe pourpre de l'aurore. »

En 1863 l'armée française assiège à nouveau Puebla pour effacer la défaite subie le 5 mai 1862. A ce moment-là, Victor Hugo répond à l'appel des assiégés pour leur apporter tout son soutien.

Puebla est une ville magnifique entre Veracruz et Mexico, ville classée conservatrice par les uns et révolutionnaire par d'autres. La romancière mexicaine qui en est originaire, Angeles Mastretta aime rappeler que là, pour la première fois, les femmes y ont obtenu le droit de vote. Elle est l'auteure de romans fabuleux dont deux sont traduits en France, le premier *Mal de Amoros*, le deuxième *L'histoire très ordinaire de la générale Ascensio*, traduction d'un titre plus fort : *Arráncame la vida* (Arrache-moi la vie)

Puebla a sa statue à la gloire de Victor Hugo. En 2002 le gouverneur de Puebla attribue à Victor Hugo le titre de « citoyen d'honneur de la région » pour le bicentenaire de sa naissance. Dans cette même ville, le mardi 24 mars 2009 à 19 h 30 Jean-Marc Hovasse présente une conférence sur Hugo.

Ruben Dario, poète du Nicaragua, qui aura une influence dans toute l'Amérique latine, a toujours reconnu lui aussi, sa dette envers l'œuvre de Victor Hugo qui influencera son œuvre propre.

De Gaulle, Mitterrand, Sarkozy

Par le discours de M. François Mitterrand, Président de la République, devant le monument de la Révolution à Mexico, mardi 20 octobre 1981 (Discours dit de Cancún) au cours d'un voyage officiel au Mexique les 19, 20 et 21 octobre 1981, nous apprenons :

« Aux fils de la Révolution mexicaine, j'apporte le salut fraternel des fils de la Révolution française !

Je le fais avec émotion et respect. Je suis conscient de l'honneur qui a été consenti, à travers ma personne, à la France nouvelle : l'honneur de pouvoir m'adresser au peuple du Mexique du haut d'une tribune entre toutes symbolique.

Ce privilège exceptionnel consacre une amitié exceptionnelle. Notre sympathie mutuelle ne date pas d'hier et ne s'évanouira pas demain, car elle fait corps avec l'histoire de nos deux républiques. Mais c'est maintenant que nous pouvons, que nous devons parler à cœur ouvert, comme on le fait entre vieux compagnons.

Jadis, alors que les défenseurs de Puebla étaient assiégés par les troupes de NAPOLEON III, un petit journal mexicain, imprimé sur deux colonnes, l'une en espagnol, l'autre en français, s'adressant à nos soldats,

écrivait : « Qui êtes-vous ? Les soldats d'un tyran. La meilleure France est avec nous. Vous avez NAPOLEON, nous avons Victor HUGO ». Aujourd'hui, la France de Victor HUGO répond à l'appel du Mexique de Benito JUÁREZ et elle vous dit : "Oui, Français et Mexicains sont et seront au coude-à-coude pour défendre le droit des peuples.". »

Que tout ceci est bien dit ! Il s'agit de la reprise du fait devenu légende au Mexique, pays qui aime tant les légendes. Le but de ce petit livre c'est d'offrir le contenu des lettres en question, remises dans le contexte, Victor Hugo ayant écrit aux habitants de Puebla puis à **Benito Juárez**, après sa victoire.

Pour le moment notons que François Mitterrand, en appelant son propos *le discours de Cancún*, sciait la France sur laquelle il était assis.

Si l'histoire compare un jour la visite au Mexique de de Gaulle en mars 1964, et celle de Mitterrand en 1981, elle découvrira un étrange paradoxe. De Gaulle, celui que Mitterrand en 1958 va vêtir des habits de Napoléon III (avec la publication de son célèbre livre politique ***Le coup***

d'Etat permanent) pour endosser, lui, ceux de Victor Hugo, apparaît dans le monde de 1964 comme l'ami des peuples ! De Moscou à Montréal, parce qu'il défie « le Grand Gringo » qui conduit l'infâme guerre du Vietnam, il prend des bains de foules sidérants, à faire trembler tous les services de sécurité. A Mexico, le général ne va pas faillir à sa réputation. Son discours en espagnol est coupé à chaque moment par les applaudissements d'une foule en délire (350 000 personnes).

Est-ce le discours de Malraux contre Mitterrand en 1965 qui éclaira de Gaulle sur la lettre de Victor Hugo ou, vu la date, est-ce l'inverse, le voyage au Mexique qui éclaira l'écrivain ? Le 15 décembre 1965 Malraux déclare, au Palais des Sports devant les militants de « **Pour la V^e République** » :

« Nous savons tous, et M. Mitterrand le premier, que pour le général de Gaulle, la gauche et la droite se définissent par ce que l'une et l'autre peuvent faire pour la France.

Nous savons aussi que les associés de M. Mitterrand, devant le plus récent drame de notre histoire, celui de

l'Algérie, ont passé leur temps à faire faire à la gauche la politique de la droite.

Et nous savons enfin que, par deux fois, le général de Gaulle a failli être tué par cette droite même, Monsieur Mitterrand, qui vous apporte aujourd'hui ses voix, en raison, n'est-ce pas ! de son passé hautement républicain.

Si la gauche ne signifiait que la présence au gouvernement d'une équipe déterminée de politiciens, il n'y aurait pas même lieu d'en parler. Mais je crois, comme M. Mitterrand, que le mot gauche signifie, heureusement, autre chose que ceux qui s'en servent.

D'abord, évidemment, la Révolution française. A tel point qu'il ne serait pas déraisonnable de dire qu'un homme de droite, c'est celui pour qui la Révolution signifie la guillotine, et un homme de gauche, celui pour qui elle signifie Fleurus. J'ai entendu, comme chacun, le petit cantique de M. Mitterrand à son amour de la liberté. Ce poujadisme sentimental semblait bien mince, en face d'un si grand héritage ! Pour nous, la gauche, c'est la présence, dans l'histoire, de la générosité par laquelle la France a été la France pour le monde.

Au musée mexicain de Puebla, l'instituteur me parlait de la France avec cette chaleur que nous rencontrons souvent en Amérique latine. Sur les murs, les fresques représentaient les combats des troupes mexicaines contre les zouaves. Je lui demandai : « Comment votre sympathie pour mon pays est-elle restée si grande, malgré l'expédition du Mexique ? » Il me répondit : « Il y a quelques textes — très peu — que tous nos enfants apprennent à l'école. Entre autres, la lettre de Victor Hugo à Juárez — au temps des victoires de l'empereur Maximilien. » Cette lettre que tous les enfants du

Mexique savent par cœur, peu d'enfants de France la connaissent. La voici : « Si vous devenez vainqueur, Monsieur le Président, vous trouverez chez moi l'hospitalité du citoyen ; si vous êtes vaincu, vous y trouverez l'hospitalité du proscrit ».

La France, pour le Mexique, c'est cette lettre. Mais l'instituteur s'était précipité à Mexico pour y applaudir le général de Gaulle. Je doute qu'il s'y fût précipité pour y accueillir M. Mitterrand. Car il s'agissait de signification historique, et, pour l'histoire, conquérir la liberté ne se conjugue pas au conditionnel. Un Mexicain trouve très drôle d'entendre attaquer un homme que toute l'Amérique latine appelle *Libertador*, comme les fondateurs de ses républiques, par un homme qui n'a jamais rien libéré — et d'entendre parler d'une union des républicains contre un homme qui a sauvé deux fois la République. »

Dans cette déclaration de Malraux il y a pour une part l'empreinte de la bataille de l'heure ; mais la référence au petit instituteur mexicain de Puebla dépasse les circonstances si bien que le 28 septembre 1968 à l'association internationale des parlementaires de langue française il dit à nouveau :

« Enfin, il existe un continent dont je ne parlerai que pour finir, puisqu'il n'est pas de langue française : c'est l'Amérique latine. Il nous révèle de façon éclatante nos propres valeurs. Là nous voyons à quel point le lien entre la culture française et la Révolution française (qui se réclame tellement des écrivains !) a eu d'action sur le

monde. Je me souviens de ma visite du petit musée de Puebla. Le conservateur, un instituteur mexicain, me parlait de son affection pour la France. Or, les murs étaient couverts de fresques qui représentaient les combats entre les troupes de Juárez et les zouaves de l'expédition du Mexique. Je marquai donc ma surprise : "Mais ça n'a aucune importance, dit-il, dans nos écoles, on apprend par cœur une dizaine de textes courts. Parmi eux, il y a la lettre de Victor Hugo à Juárez, écrite pendant les combats : « Si vous êtes vainqueur, Monsieur le Président, vous trouverez chez moi l'hospitalité du citoyen; si vous êtes vaincu, vous y trouverez l'hospitalité du proscrit. » Tous les petits indiens connaissent cette phrase. Pour eux, c'est la France. Je compris alors pourquoi, en Amérique latine, la révolution russe n'a pas effacé la nôtre; et pourquoi notre culture y est encore si vivante. Parce qu'une culture n'est pas seulement un ensemble de connaissances, mais aussi l'organisation d'une sensibilité, une trans-mission et une recreation des valeurs, un héritage particulier de la noblesse du monde. »

Le petit instituteur de Puebla a-t-il été écouter Mitterrand l'ami des Yankees, comme il l'a fait pour de Gaulle ? J'en doute.

Mitterrand pourra de façon très littéraire et très opportuniste en appeler à l'amitié France-Mexique, certes il sera entendu, mais sans donner vie à la légende accompagnant de Gaulle.

Quand, en 1964, de Gaulle arpentait les rues de Mexico, Cancún n'existait pas, même dans l'imagination la plus folle du moindre Mexicain et on sait qu'en matière de folle imagination les habitants de pays ne sont pas les derniers à œuvrer. Cancún va naître en 1970, son aéroport international ouvre en 1976, et en 1981, Cancún n'est pas un morceau du Mexique mais un complexe touristique made in USA pour la joie des touristes nord-américains. Cancún est une hérésie : d'une zone de marécages, de forêt vierge, de néant global, les investisseurs, grâce à la plage de sable blanc sur les caraïbes, en feront le rendez-vous d'un tourisme massif. Des palaces à plus de mille chambres ! De l'eau partout alors que l'eau manque ! Des richesses étalées dans une zone de misère ! Le petit port de pêche, Playa del Carmen, va devenir la plus phénoménale cité balnéaire jamais conçue. Tout à côté, Puertos Morelos gardera en partie son aspect populaire.

Les grands lieux mayas, et en premier Chichén Itzá, vont en tirer un immense bénéfice, si

bien que dans les ruines, ils sont des centaines à tenter de vendre le moindre souvenir à des touristes prisonniers des *tours operators*. Acapulco ne sera plus Acapulco !

Par ce terme *discours de Cancún* Mitterrand révélait par avance ce qu'il allait devenir : l'homme capable d'habiller par de belles phrases, la soumission aux pires intérêts US ! Voici la conclusion du discours de Mitterrand :

« Quand la championne des droits du citoyen donne la main au champion du droit des peuples, qui peut penser que ce geste n'est pas aussi un geste d'amitié à l'égard de tous les autres peuples du monde, et en particulier du monde américain ? Et si j'en appelle à la liberté pour les peuples qui souffrent de l'espérer encore ; je refuse tout autant ses sinistres contrefaçons, il n'est de liberté que par l'avènement de la démocratie.

Notre siècle a mis l'Amérique latine au premier plan de la scène mondiale. La géographie et l'histoire ont mis le Mexique au premier rang de l'Amérique latine. S'il n'est pas chef de file, il est des précurseurs.

Personne ne peut oublier que la première révolution sociale de ce siècle et la première réforme agraire de l'Amérique ont eu lieu ici. Personne ne peut oublier que le premier pays en Occident à avoir récupéré le pétrole pour la nation, est celui du général Lazaro CARDENAS, celui-là même qui vint au secours de la

République espagnole écrasée par les bombes du franquisme. Personne ne peut oublier que c'est du Mexique que furent lancées les premières bases juridiques du nouvel ordre économique international, que c'est encore à vous et à votre président LOPEZ PORTILLO que les Nations unies doivent la grande idée annonciatrice d'un plan mondial de l'énergie.

Voilà pourquoi, quand un Français socialiste s'adresse aux patriotes mexicains, il se sent fort d'une longue histoire au service de la liberté.

Vive l'Amérique latine, fraternelle et souveraine. -
Vive le Mexique. - Vive la France. »

Où en est le plan mondial de l'énergie ?

Quant à Nicolas Sarkozy il a fait le voyage exactement 45 ans après de Gaulle (mars 2009) dans un contexte totalement différent. Du séjour est né une polémique entre l'Etat mexicain et l'Etat français, le premier indiquant que le séjour a été payé par de gros entrepreneurs mexicains et le second qu'il a été payé par l'Etat mexicain. Comme le séjour a d'abord été un séjour privé, il est peu probable que l'Etat mexicain ait déboursé un peso. D'autant qu'un hôtel à 3500 dollars la nuit, ça ferait désordre dans les finances d'un pays pas très riche ! Qui plus est, le propriétaire de l'hôtel, le banquier

Roberto Hernandez Ramirez, ancien PDG de la banque Banamex et membre du conseil d'administration de Citigroup, a de quoi payer ! Au cours des années 1990, Hernandez a été soupçonné de faire transiter par ses propriétés de la cocaïne sud-américaine et de participer au blanchiment de l'argent de la drogue. Dans **le Boston Phoenix**, en 1999, le journaliste Al Giordano, (spécialiste reconnu du trafic de drogue) résumait ainsi une enquête menée par le journal mexicain **Por Esto !** :

« D'après le journal et ses sources, les propriétés côtières au Yucatan, acquises par Hernandez à la fin des années 80 et au début des années 90, étaient le point d'entrée de quantités massives de cocaïne livrées dans des vedettes rapides colombiennes. De là, des tonnes de drogues étaient chargées dans des petits avions et envoyées vers le nord depuis l'aérodrome privé de Hernandez. Hernandez, écrivait le journal, blanchissait l'argent de la drogue à travers des installations hôtelières d'éco-tourisme vides. »

Encore en 2007 le même journaliste a évoqué l'organisation par le même homme qu'il appelle un narco-banquier, de la rencontre Bush-Calderon dans son hacienda du Yucatan, habituée à recevoir

des personnalités comme Clinton et Zedillo. Pour Carla et Nicolas Sarkozy ce ne fut pas le Yucatan qui servit d'accueil mais l'hôtel *El Tamarindo*, une autre propriété du même homme. Dans les deux cas on est loin de Victor Hugo et près d'un monde où le fric est la loi ! Où sont les 350 000 personnes acclamant de Gaulle qu'au détour d'une phrase Nicolas Sarkozy a cité.

En ce mois de décembre 2010 Cancún accueille le sommet international sur le climat où 27 000 personnes sont attendues, où 11 000 militaires sont en place pour déjouer tout coup de force des *narcos*, où quelques paysans viendront dire une fois de plus qu'ils existent encore. C'est à Cancún que le 11 septembre 2003, après avoir traversé le Pacifique, Lee Kyung Hae, paysan sud-coréen décida de se planter un couteau dans le cœur en signe de désespoir. Pendant longtemps sa ferme avait été une ferme modèle puis la chute du prix du riz l'endetta jusqu'à le pousser à son acte ultime.
(Page suivante : Portrait du Coréen par Rosendo Li.)

Lettre au Mexique (I)

Victor Hugo au peuple de Puebla

« En bousculant les monarchies du monde, le premier empire avait suscité gloires et haines, le second fut honteux. La guerre du Mexique éclata. Le Mexique résista comme résista le peuple espagnol à Napoléon 1^{er}. Il fut traité militairement ; l'assaut de Puebla fut un crime de plus, un de ces écrasements de villes qui déshonorerait une cause juste, et qui complètent l'infamie d'une guerre inique. Puebla se défendit héroïquement. Tant que le siège dura, Puebla publia un journal imprimé sur deux colonnes, l'une en français, l'autre en espagnol. Tous les numéros de ce journal commençaient par une page de **Napoléon le Petit**. Les combattants de Puebla expliquaient ainsi à l'armée de l'empire la nature de leur empereur. Ce journal contenait un appel à Victor Hugo. Il y répondit.

Hommes de Puebla,

Vous avez raison de me croire avec vous.

Ce n'est pas la France qui vous fait la guerre, c'est l'empire. Certes, je suis avec vous. Nous sommes debout contre l'empire, vous de votre côté, moi du mien, vous dans la patrie, moi dans l'exil.

Combattez, lutez, soyez terribles, et, si vous croyez mon nom bon à quelque chose, servez-vous-en. Visez cet homme à la tête, que la liberté soit le projectile.

Il y a deux drapeaux tricolores, le drapeau tricolore de la république et le drapeau tricolore de l'empire ; ce n'est pas le premier qui se dresse contre vous, c'est le second.

Sur le premier on lit : Liberté, Égalité, Fraternité. Sur le second on lit : Toulon, 18 brumaire - 2 décembre.

J'entends le cri que vous poussez vers moi, je voudrais me mettre entre nos soldats et vous, mais que suis-je ? Une ombre. Hélas ! Nos soldats ne sont

pas coupables de cette guerre ; ils la subissent comme vous la subissez, et ils sont condamnés à l'horreur de la faire en la détestant. La loi de l'histoire, c'est de flétrir les généraux et d'absoudre les armées. Les armées sont des gloires aveuglées ; ce sont des forces auxquelles on ôte la conscience ; l'oppression des peuples qu'une armée accomplit, commence par son propre asservissement ; ces envahisseurs sont des enchaînés ; et le premier esclave que fait le soldat, c'est lui-même. Après un 18 brumaire ou un 2 décembre, une armée n'est plus que le spectre d'une nation.

Vaillants hommes du Mexique, résistez.

La République est avec vous, et dresse au-dessus de vos têtes aussi bien son drapeau de France où est l'arc-en-ciel, que son drapeau d'Amérique où sont les étoiles.

Espérez. Votre héroïque résistance s'appuie sur le droit, et elle a pour elle cette grande certitude, la justice.

L'attentat contre la république mexicaine continue l'attentat contre la république française.

Un guet-apens complète l'autre. L'empire échouera, je l'espère, dans sa tentative infâme, et vous vaincrez. Mais, dans tous les cas, que vous soyez vainqueurs ou que vous soyez vaincus, notre France reste votre sœur, sœur de votre gloire comme de votre malheur, et quant à moi, puisque vous faites appel à mon nom, je vous le redis, je suis avec vous, et je vous apporte, vainqueurs, ma fraternité de citoyen, vaincus, ma fraternité de proscrit. »

VICTOR HUGO.

Commentaire :

La formule telle qu'André Malraux la rapporte est un peu modifiée. Quant à la référence au drapeau étoilé, je ne suis pas sûr qu'elle ait enthousiasmé les Mexicains.

Lettre au Mexique (II)

Victor Hugo écrit à Juárez

Présentation :

Cette lettre fut écrite et envoyée le 20 juin 1867. Au même moment, avait lieu à Paris la première représentation de la reprise *d'Hernani*. La lettre à Juárez fut publiée le 24 par les journaux anglais et les journaux belges. Une dépêche télégraphique expédiée de Londres par l'ambassade d'Autriche et par ordre spécial du vieil empereur Ferdinand II annonçait à Juárez que Victor Hugo demandait la grâce de Maximilien. Quand cette dépêche arriva, Maximilien venait d'être exécuté. Le combat contre la peine de mort perdit une belle occasion de se distinguer des habitudes de la barbarie !

Au président de la république mexicaine

Juárez, vous avez égalé John Brown. L'Amérique actuelle a deux héros, John Brown et vous. John Brown, par qui est mort l'esclavage ; vous, par qui a vécu la liberté. Le Mexique s'est sauvé par un principe et par un homme. Le principe, c'est la république ; l'homme, c'est vous. C'est, du reste, le sort de tous les attentats monarchiques d'aboutir à l'avortement. Toute usurpation commence par Puebla et finit par Queretaro. L'Europe, en 1863, s'est ruée sur l'Amérique. Deux monarchies ont attaqué votre démocratie ; l'une avec un prince, l'autre avec une armée ; l'armée apportant le prince. Alors le monde a vu ce spectacle : d'un côté, une armée, la plus aguerrie des armées de l'Europe, ayant pour point d'appui une flotte aussi puissante sur mer qu'elle sur terre, ayant pour ravitaillement toutes les finances de la France, recrutée sans cesse, bien commandée, victorieuse en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, vaillamment

fanatique de son drapeau, possédant à profusion chevaux, artillerie, provisions, munitions formidables. De l'autre côté, Juárez. D'un côté, deux empires ; de l'autre, un homme. Un homme avec une poignée d'autres. Un homme chassé de ville en ville, de bourgade en bourgade, de forêt en forêt, visé par l'infâme fusillade des conseils de guerre, traqué, errant, refoulé aux cavernes comme une bête fauve, acculé au désert, mis à prix. Pour généraux quelques désespérés, pour soldats quelques déguenillés. Pas d'argent, pas de pain, pas de poudre, pas de canons. Les buissons pour citadelles. Ici l'usurpation appelée légitimité, là le droit appelé bandit. L'usurpation, casque en tête et le glaive impérial à la main, saluée des évêques, poussant devant elle et traînant derrière elle toutes les légions de la force. Le droit, seul et nu. Vous, le droit, vous avez accepté le combat.

La bataille d'Un contre Tous a duré cinq ans. Manquant d'hommes, vous avez pris pour projectiles les choses. Le climat, terrible, vous a secouru ; vous avez eu pour auxiliaire votre soleil.

Vous avez eu pour défenseurs les lacs infranchissables, les torrents pleins de caïmans, les marais pleins de fièvres, les végétations morbides, le vomito prieto des terres chaudes, les solitudes de sel, les vastes sables sans eau et sans herbe où les chevaux meurent de soif et de faim, le grand plateau sévère d'Anahuac qui se garde par sa nudité comme la Castille, les plaines à gouffres, toujours émues du tremblement des volcans, depuis le Colima jusqu'au Nevado de Toluca ; vous avez appelé à votre aide vos barrières naturelles, l'âpreté des Cordillères, les hautes digues basaltiques, les colossales roches de porphyre. Vous avez fait la guerre des géants en combattant à coups de montagnes. Et un jour, après ces cinq années de fumée, de poussière et d'aveuglement, la nuée s'est dissipée, et l'on a vu les deux empires à terre, plus de monarchie, plus d'armée, rien que l'énormité de l'usurpation en ruine, et sur cet écroulement un homme debout, Juárez, et, à côté de cet homme, la Liberté. Vous avez fait cela, Juárez, et c'est grand. Ce qui vous reste à faire est plus grand encore. Écoutez, citoyen

président de la république mexicaine. Vous venez de terrasser les monarchies sous la démocratie. Vous leur en avez montré la puissance ; maintenant montrez-leur en la beauté. Après le coup de foudre, montrez l'aurore. Au Césarisme qui massacre, montrez la république qui laisse vivre. Aux monarchies qui usurpent et exterminent, montrez le peuple qui règne et se modère. Aux barbares montrez la civilisation. Aux despotes montrez les principes. Donnez aux rois, devant le peuple, l'humiliation de l'éblouissement.

Achevez-les par la pitié. C'est surtout par la protection de notre ennemi que les principes s'affirment. La grandeur des principes, c'est d'ignorer. Les hommes n'ont pas de noms devant les principes ; les hommes sont l'Homme. Les principes ne connaissent qu'eux-mêmes. Dans leur stupidité auguste, ils ne savent que ceci : *la vie humaine est inviolable*. Ô vénérable impartialité de la vérité ! le droit sans discernement, occupé seulement d'être le droit, que c'est beau ! C'est devant ceux qui auraient légalement mérité la mort qu'il importe d'abjurer

cette voie de fait. Le plus beau renversement de l'échafaud se fait devant le coupable. Que le violateur des principes soit sauvegardé par un principe. Qu'il ait ce bonheur, et cette honte ! Que le persécuteur du droit soit abrité par le droit. En le dépouillant de sa fausse inviolabilité, l'inviolabilité royale, vous mettez à nu la vraie, l'inviolabilité humaine : Qu'il soit stupéfait de voir que le côté par lequel il est sacré, c'est le côté par lequel il n'est pas empereur. Que ce prince, qui ne se savait pas homme, apprenne qu'il y a en lui une misère, le prince, et une majesté, l'homme. Jamais plus magnifique occasion ne s'est offerte. Osera-t-on frapper Berezowski en présence de Maximilien sain et sauf ? L'un a voulu tuer un roi, l'autre a voulu tuer une nation.

Juárez, faites faire à la civilisation ce pas immense. Juárez, abolissez sur toute la terre la peine de mort. Que le monde voie cette chose prodigieuse : la République tient en son pouvoir son assassin, un empereur ; au moment de l'écraser, elle s'aperçoit que c'est un homme, elle le lâche et lui

dit : Tu es du peuple comme les autres. Va ! Ce sera là, Juárez, votre deuxième victoire. La première, vaincre l'usurpation, est superbe ; la seconde, épargner l'usurpateur, sera sublime. Oui, à ces rois dont les prisons regorgent, dont les échafauds sont rouillés de meurtres, à ces rois des gibets, des exils, des présides et des Sibéries, à ceux-ci qui ont la Pologne, à ceux-ci qui ont l'Irlande, à ceux-ci qui ont la Havane, à ceux-ci qui ont la Crète, à ces princes obéis par les juges, à ces juges obéis par les bourreaux, à ces bourreaux obéis par la mort, à ces empereurs qui font si aisément couper une tête d'homme, montrez comment on épargne une tête d'empereur ! Au-dessus de tous les codes monarchiques d'où tombent des gouttes de sang, ouvrez la loi de lumière, et, au milieu de la plus sainte page du livre suprême, qu'on voie le doigt de la République posé sur cet ordre de Dieu : *Tu ne tueras point*. Ces quatre mots contiennent le devoir. Le devoir, vous le ferez. L'usurpateur sera sauvé, et le libérateur n'a pu l'être, hélas ! Il y a huit ans, le 2 décembre 1859, j'ai pris la parole au nom de la

démocratie, et j'ai demandé aux États-Unis la vie de John Brown. Je ne l'ai pas obtenue. Aujourd'hui je demande au Mexique la vie de Maximilien. L'obtiendrai-je ? Oui. Et peut-être à cette heure est-ce déjà fait. Maximilien devra la vie à Juárez. Et le châtimement ? dira-t-on. Le châtimement, le voilà. Maximilien vivra « par la grâce de la République ».

Victor Hugo Hauteville-House, 20 juin 1867.

Commentaire :

Autant **Philippe Séguin** quand il se fait le défenseur de Napoléon III, y compris de son intervention au Mexique, évite astucieusement d'évoquer la révolte des Mexicains, autant Victor Hugo, en plaçant **Juárez** là où il le place, évite de donner l'ensemble du contexte.

Pour le style, il est beau d'écrire : « De l'autre côté, Juárez. D'un côté, deux empires ; de l'autre, un homme. Un homme avec une poignée d'autres. »

Pour la vérité historique il n'est pas inutile d'observer un fait déjà mentionné : le rapport entre les deux dates que sont la fin de la guerre de sécession et la victoire des armées mexicaines. Rien de ce qui se passe au Mexique ne peut échapper au puissant voisin, or, comme nous l'avons lu, une des raisons de l'expédition française (en plus de la première de toutes, obliger le Mexique à payer ses dettes aux banquiers

européens) était de contrebalancer l'influence US aux Amériques. Aussi, dès que les USA le purent, ils aidèrent **Juárez**, en armes, en stratèges et en soldats. **Victor Hugo** balaie d'un trait de plume cette réalité qui sans justifier l'expédition, en éclaire la défaite.

De part le rôle des USA, le Mexique, pays de Révolutions, a la particularité de découvrir à chaque fois, que les dites révolutions bénéficient... à ceux qui les perdent !

Prenons un exemple qui a trait à la période en question. Le 12 juin 1859, le gouvernement de **Juárez** qui n'est pas encore le grand **Juárez**, promulgue la loi de nationalisation des biens du clergé. Cette loi fait suite aux multiples revendications de gens pauvres qui veulent accéder à la terre. Or que va-t-il se produire ? C'est la très grande propriété foncière qui va pouvoir acheter les biens du clergé, pour ainsi s'agrandir et peser encore plus sur les autorités du pays, aux dépens des habitants les plus modestes !

C'est vrai, le clergé perd beaucoup (c'est lui qui intrigue en France pour provoquer l'intervention militaire européenne) mais le système global, celui de l'exploitation des paysans pauvres, ne perd rien.

Encore en 1910 le recensement compte 840 propriétaires possédant presque le pays. Le général Terrazas étant à la tête de millions et de millions d'hectares dans le Nord, on ne disait pas que Terrazas était de l'Etat de Chihuahua mais que l'Etat de Chihuahua était à Terrazas. D'où la révolution de 1910...

Version en español

**Carta de Víctor Hugo a Benito Juárez,
20 de junio de 1867**

Juárez, usted ha igualado a John Brown. La América actual tiene dos héroes, John Brown y usted. John Brown por quien la esclavitud ha muerto; usted, por quien la libertad vive. México se ha salvado por un principio y por un hombre. El principio es la República, el hombre, es usted.

Víctor Hugo

Por lo demás, la suerte de todos los atentados monárquicos es terminar abortando. Toda usurpación empieza por Puebla y termina por Querétaro. En 1863, Europa se abalanzó contra América. Dos monarquías atacaron su democracia; una con un príncipe, otra con un ejército; el ejército llevó al príncipe. Entonces el mundo vio este espectáculo: por un lado, un ejército, el más aguerrido de Europa, teniendo como apoyo una flota tan poderosa en el mar como lo es él en tierra,

teniendo como recursos todas el dinero de Francia, con un reclutamiento siempre renovado, un ejército bien dirigido, victorioso en África, en Crimea, en Italia, en China, valientemente fanático de su bandera, dueño de una gran cantidad de caballos, artillería y municiones formidables. Del otro lado, Juárez.

Por un lado, dos imperios; por otro, un hombre. Un hombre con otro puñado de hombres. Un hombre perseguido de ciudad en ciudad, de pueblo en pueblo, de bosque en bosque, en la mira de los infames fusiles de los consejos de guerra, acosado, errante, refundido en las cavernas como una bestia salvaje, aislado en el desierto, por cuya cabeza se paga una recompensa. Teniendo por generales algunos desesperados, por soldados algunos harapientos. Sin dinero, sin pan, sin pólvora, sin cañones. Los arbustos por ciudadelas. Aquí la usurpación, llamada legitimidad, allá el derecho, llamado bandido. La usurpación, casco bien puesto y espada en mano, aplaudida por los obispos, empujando ante sí y arrastrando detrás de

sí todas las legiones de la fuerza. El derecho, solo y desnudo. Usted, el derecho, aceptó el combate. La batalla de uno contra todos duró cinco años. A falta de hombres, usted usó como proyectiles las cosas. El clima, terrible, vino en su ayuda; tuvo usted por ayudante al sol. Tuvo por defensores los lagos infranqueables, los torrentes llenos de caimanes, los pantanos, llenos de fiebre, las malezas mórbidas, el vómito prieto de las tierras calientes, las soledades de sal, las vastas arenas sin agua y sin hierba donde los caballos mueren de sed y de hambre, la gran planicie severa de Anáhuac que se cuida con su desnudez, como Castilla, las planicies con abismos, siempre trémulas por el temblor de los volcanes, desde el de Colima hasta el Nevado de Toluca; usted pidió ayuda a sus barreras naturales, la aspereza de las cordilleras, los altos diques basálticos, las colosales rocas de pórfido. Usted llevó a cabo una guerra de gigantes, combatiendo a golpes de montaña.

Y un día, después de cinco años de humo, de polvo, y de ceguera, la nube se disipó y vimos a los

dos imperios caer, no más monarquía, no más ejército, nada sino la enormidad de la usurpación en ruinas, y sobre estos escombros, un hombre de pie, Juárez, y, al lado de este hombre, la libertad.

Usted hizo tal cosa, Juárez, y es grande. Lo que le queda por hacer es más grande aún. Escuche, ciudadano presidente de la República Mexicana. Acaba usted de vencer a las monarquías con la democracia. Usted les mostró el poder de ésta; muéstreles ahora su belleza. Después del rayo, muestre la aurora. Al cesarismo que masacra, muéstrele la República que deja vivir. A las monarquías que usurpan y exterminan, muéstreles el pueblo que reina y se modera. A los bárbaros, muéstreles la civilización. A los déspotas, los principios.

Dé a los reyes, frente al pueblo, la humillación del deslumbramiento. Acábelos mediante la piedad. Los principios se afirman, sobre todo, brindando protección a nuestro enemigo. La grandeza de los principios está en ignorar. Los hombres no tienen nombre ante los principios, los

hombres son el Hombre. Los principios no conocen sino a sí mismos. En su estupidez augusta no saben sino esto: la vida humana es inviolable.

¡ Oh, venerable imparcialidad de la verdad ! El derecho sin discernimiento, ocupado solamente en ser derecho. ¡ Qué belleza ! Es importante que sea frente a aquellos que legalmente habrían merecido la muerte, cuando abjuremos de esta vía de hecho. La más bella caída del cadalso se hace delante del culpable.

¡ Que el violador de principios sea salvaguardado por un principio ! ¡Que tenga esa felicidad y esa vergüenza! Que el violador del derecho sea cobijado por el derecho. Despojándolo de su falsa inviolabilidad, la inviolabilidad real, pondrá usted al desnudo la verdadera, la inviolabilidad humana. Que quede estupefacto al ver que del lado por el cual él es sagrado, es el mismo por el cual no es emperador. Que este príncipe, que no se sabía hombre, aprenda que hay en él una miseria, el príncipe, y una majestad, el hombre. Nunca se presentó una oportunidad tan

magnífica como ésta. ¿Se atreverán a matar a Berezowski en presencia de Maximiliano sano y salvo? Uno quiso matar a un rey, el otro, a una nación. Juárez, haga dar a la civilización ese paso inmenso. Juárez, abolid sobre toda la tierra la pena de muerte. Que el mundo vea esta cosa prodigiosa: la república tiene en su poder a su asesino, un emperador; en el momento de arrollarlo, se da cuenta de que es un hombre, lo suelta y le dice: Eres del pueblo como los demás. Vete.

Ésa será, Juárez, su segunda victoria. La primera, vencer a la usurpación, es soberbia; la segunda, perdonar al usurpador, será sublime. Sí, a esos reyes cuyas prisiones están repletas, cuyos cadalsos están oxidados de asesinatos, a esos reyes de caza, de exilios, de presidios y de Siberia, a los que tienen a Polonia, a Irlanda, a La Habana, a Creta, a esos príncipes obedecidos por los jueces, a esos jueces obedecidos por los verdugos, a esos verdugos obedecidos por la muerte, a esos emperadores que tan fácilmente mandan cortar una cabeza, imuéstreles cómo se salva la cabeza de un

emperador ! Por encima de todos los códigos monárquicos de los que caen gotas de sangre, abra la ley de la luz, y, en medio de la página más santa del libro supremo, que se vea el dedo de la República posado sobre esta orden de Dios: No matarás. Estas dos palabras contienen el deber. Usted cumplirá ese deber.

El usurpador será perdonado y el liberador no ha podido serlo, lástima. Hace dos años, el 2 de diciembre de 1859, tomé la palabra en nombre de la democracia, y pedí a Estados Unidos la vida de John Brown. No la obtuve. Hoy pido a México la vida de Maximiliano. ¿La obtendré?

Sí. Y tal vez en estos momentos ya ha sido cumplida mi petición Maximiliano le deberá la vida a Juárez. ¿Y el castigo?, preguntarán. El castigo, helo aquí, Maximiliano vivirá “por la gracia de la República”.

Víctor Hugo

Hauteville House, 20 junio de 1867

Les Editions La Brochure ?

Ce libre achève quatre ans d'existence de notre maison d'édition associative et bénévole, et il en est le trentième (à côté de quelques brochures).

En allant de 100 à 700 exemplaires, notre diffusion est modeste mais variée. Il s'agit plus de polyculture que de monoculture. Les auteurs édités ou réédités sont nombreux dans un rayon cependant étroit celui de la région Midi-Pyrénées, à l'exception de l'ami québécois Jacques Desmarais.

Pour les rééditions en plus de Victor Hugo, nous avons Olympe de Gouges, Eléonore Blanc, Hubertine Auclert, Paschal Grousset, Henry Lapauze, Mary-Lafon, Raoul Verfeuil, Edouard Forestié, Léon Cladel, Victor Griffuelhes, Jean-Georges Lefranc de Pompignan.

Pour les éditions nous avons de Maxime Vivas (31), Henry Chevallier (32), Claude Rossignol (81), Max Biro (32), Démocrite/Reynès (82), Marie-José Colet (82), Marie-France Durand (82), André Laban (82), Jean-Paul Damaggio (82), Jacques Desmarais (Québec).